

Un projet de découverte des Terres Australes.

Par M. Lozier-Bouvet, 10 janvier 1767

Un manuscrit de la Bibliothèque Nationale de France - NAF 9439, f°52-53.

Contexte :

Lozier-Bouvet avait mené une expédition dans les mers australes en 1738-1739 à la recherche de la terre de *Gonneville*¹. A son retour, il faisait le constat suivant qu'on aurait pu croire sans appel : « J'ai le chagrin de vous dire que les Terres Australes, de beaucoup moins reculées vers le pôle que ne le croyaient les géographes, le sont aussi de beaucoup trop pour pouvoir servir de relâche aux vaisseaux de l'Inde ». Aussi est-on étonné que dans le présent mémoire ce grand marin propose de reprendre ses anciens projets. Si une exploration vers les terres du Saint Esprit et la Nouvelle-Zélande pouvait à juste titre paraître prometteuse, en revanche il est difficile de comprendre comment après avoir lui-même abordé sur des côtes désolées, inhospitalières, Bouvet pouvait-il encore rêver à la mythique terre de *Gonneville* ?

Si le projet de Bouvet ne connut pas de suite, en 1771 deux expéditions vinrent explorer les 50° de latitude sud, en quête de la terre de *Gonneville*. Marion-Dufresne d'abord, puis quelques semaines plus tard, Kerguelen qui devait même réitérer en 1773. Il fallut attendre le retour du second voyage de Cook en 1775, pour que soit définitivement balayé l'espoir d'un continent à coloniser. Par une exploration systématique, continue, entre les 50 et 60 degrés autour du Pole Sud, Cook démontrait que le continent antarctique était limité au cercle polaire, région inaccessible et dont il n'y avait rien à espérer.

Jean-Baptiste Charles Bouvet de Lozier, dit Lozier-Bouvet, a été gouverneur de l'Isle de France de février 1753 à décembre 1755. C'est lui qui confia alors à Poivre le vaisseau *la Colombe* pour sa quête des épices. S'il est à Paris lorsqu'il rédige ce mémoire en 1767, il est possible qu'il soit retourné à l'Isle de France peu après. Dans ce cas, il n'aura pas manqué de s'entretenir des terres Australes avec Poivre, Marion-Dufresne et Kerguelen.

Mémoire touchant à la découverte des Terres Australes

L'endroit des terres Australes où *Gonneville* a abordé en 1503 peut être à environ 6 à 700 lieues de l'Isle de France, à peu près dans le sud. Deux vaisseaux de la Compagnie des Indes en 1738 et 39 ont frayé en 1738 et 39 [*sic*] le plus difficile de cette route. La situation de cette terre fait espérer les mêmes productions que dans l'Amérique, ce sera un nouveau Canada pour nous.

Cette terre servira de point d'appui pour nous conduire à la découverte de la terre australe du St-Esprit, par les 15 degrés de latitude méridionale et les 180 de longitude méridien français. Quiros [*Quieros*] y a vu de l'or, de l'argent, des perles et des épiceries. Les Anglais forment actuellement un établissement dans les mers des Philippines pour partager avec les Hollandais le commerce des épiceries. La position de la terre australe du St-Esprit nous mettra à portée des riches contrées des parties orientales de l'Asie, des îles de Salomon, du Japon, etc. Elle facilitera considérablement notre commerce de Chine en nous y ouvrant une route en tout temps et en toute saison ; au lieu qu'à présent l'on ne va en Chine qu'à la faveur des moussons et qu'en passant par les détroits de la Sonde, de Malac et autres passages qui sont pour ainsi dire impraticables en temps de guerre. Cette terre du Saint-Esprit n'est qu'à 2 à 300 lieues de la Nouvelle Zélande. Nous parcourrions de l'Ouest à l'Est les terres australes qui regardent la mer du Sud en faisant notre retour par le cap Horn, et nous circuirions [*sic*] ainsi le Pôle antarctique et une cinquième partie de notre globe. Il paraît fort important de ne pas nous laisser prévenir par les Anglais qui voudront en faire un commerce exclusif. C'est peut-être la seule occa-

¹ On trouvera des éclaircissements sur ce voyage et sur la terre de *Gonneville* dans le récit de l'expédition de Lozier Bouvet en terres australes : (Base docu => En 1740)

sion qui nous reste d'étendre le nôtre, et de contrebalancer le leur. Il s'agit ici d'un nouveau monde, peut-être plus grand que l'Europe, l'Asie et l'Afrique ensemble. Quelle quantité de production à tirer de pays étendus dans toutes les zones, la torride, la tempérée, la glaciale ? Quelle immensité de choses à fournir à ces peuples innombrables ? Quel moyen de faire fleurir notre marine, de former d'habiles et hardis navigateurs en leur faisant fréquenter les mers par toutes sortes de climats. Nous serons les artisans, les manufacturiers, les voituriers de presque tous les besoins, toutes les commodités de ces différentes nations. Quelle carrière pour les sciences, un nouveau monde dont il est difficile de deviner la communication avec les anciens, par les obstacles que semblent y former la mer, la distance des lieux, etc. Une nouvelle nature pour ainsi dire, une terre neuve, des plantes, des animaux, des hommes inconnus. Quel destin [*dessein* ?] plus noble, quel plus digne de l'homme [*sic*], que celui d'aller chercher ses semblables pour les faire participer aux mêmes avantages que soi, leur porter ses connaissances utiles à la vie humaine, et surtout le flambeau de l'Évangile.

Comme une entreprise de cette espèce ne peut se faire selon toute sa grandeur que par des souverains, il paraît que celle-ci regarde particulièrement la France. C'est au plus grand prince, à contribuer le plus au progrès des sciences, Louis le bien aimé est né pour le bonheur du genre humain, et il appartient au Roi très chrétien de faire connaître Jésus Christ dans une partie considérable de l'univers.

Il serait sans doute superflu à présent de parler de motifs particuliers, de dire que c'est un Français, Gonneville, gentilhomme de Normandie, qui a abordé le premier à ces terres, que le Roi du pays où il a abordé et les habitants l'ont reçu avec bonté et bienveillance, que ce Roi nommé Arosca n'a consenti que Gonneville emmenât son fils Essomeric en France que sous promesse qu'il le lui ramènerait dans vingt lunes, promesse que les circonstances n'ont point permis de remplir, enfin que le Roi Arosca avait envoyé des pelleteries, des plumasseries, ce seront [*sont* ou *serait*] les termes de la relation, et autres curiosités, pour en faire présent au Roi.

Moyens d'exécution

Pour tenter la découverte de la terre de Gonneville, on demande deux moyens vaisseaux, un de 2 à 300 tonneaux, et un de 150 à 200 tonneaux. On mettra à la voile des ports de France au commencement de septembre, on ira relâcher au Cap de B. E. où l'on arrivera à la mi-décembre pour en partir à la mi-janvier 1768. L'on élèvera les 52° de latitude méridionale environ par les 50° de longitude méridien français, et l'on suivra à peu près ce parallèle jusqu'à trouver la terre. On mettra février et mars à la côtoyer, à en reconnaître les caps, les baies, les rades, les ports, tout ce qui pourra en faciliter la navigation, l'on descendra à terre dans tous les endroits, et lors des circonstances les plus favorables, et l'on prendra toutes les connaissances que l'on pourra de la langue, des mœurs, des coutumes, de ces peuples, de la géographie, du physique du pays. Le mois d'avril arrivé, il sera de la prudence de penser au retour à cause du passage du cap de Bonne-Espérance pour rentrer dans nos ports environ un an après en être parti. Cette tentative, faite ainsi, coûterait 150 à 200 000 livres en faisant l'armement dans un port marchand.

Si l'on craignait que les connaissances que l'on prendrait de cette terre en deux mois ne fussent trop superficielles pour se déterminer sur la seconde expédition, on pourrait faire hiverner un des deux vaisseaux dans un port sûr et commode que l'on choisirait, ou seulement le faire rester à cette côte, avril et mai, le plus tard que l'on pourrait suivant ce que l'on éprouverait de la température de cette terre, puis aller à l'Isle de France pour y commencer une communication qui doit subsister dans la suite, et y chercher les secours convenables pour retourner à la terre de Gonneville en décembre janvier, ou plutôt, s'il était possible, et y attendre les vaisseaux de la seconde expédition qu'il ne faudrait pas alors faire relâche au cap de Bonne-Espérance.

Enfin, si l'on avait trois vaisseaux, l'un partirait de la terre de Gonneville en avril pour retourner en France, un autre, en mai ou juin, pour l'Isle de France, et le troisième hivernerait dans le port le plus propre à remplir nos vues. Il serait inutile de dire que la dépense augmente à proportion que l'on emploiera plus de vaisseaux et que leurs voyages sont plus longs.

Mais pour donner à cette entreprise toute l'étendue dont elle est susceptible, et tenter en même temps la découverte, et de la terre de Gonneville, et des autres australes en revenant par le cap Horn, on demanderait trois vaisseaux. On irait également chercher d'abord la terre de Gonneville, et après y

avoir fait nos opérations, un des trois vaisseaux pourrait se détacher pour suivre un des trois partis proposés ci-dessus, c'est-à-dire, soit pour aller porter des nouvelles en France, soit pour hiverner à la terre de Gonneville, soit pour aller à l'Isle de France et revenir à la terre de Gonneville en décembre janvier. Les deux autres vaisseaux iraient passer à la vue de la terre de Diemen par 42° Sud et 160° de longitude, et la côtoyant dans sa partie orientale, ils feraient route pour la terre australe du St-Esprit. Ils observeraient tout ce qu'ils trouveraient sur leur passage, ils remarqueraient le plus exactement possible les endroits qui pourraient servir de relâche aux vaisseaux, ils s'attacheraient particulièrement aux pays où l'on trouverait des épiceries, à ceux qui paraîtraient les plus riches ou pouvoir par ailleurs procurer des plus grands avantages, et rapporteraient des montres ou des dessins de tout ce qui mériterait attention. Ils emploieraient à leurs recherches depuis mai qu'ils auraient quitté la terre de Gonneville, jusqu'en octobre qui sont les mois de la belle saison pour les pays situés entre la ligne et le tropique du Capricorne. En novembre, ils feraient route pour arriver à la Nouvelle Zélande au commencement de l'été. Ils reconnaîtraient les terres australes qui regardent la mer du Sud en faisant route à l'Est, et les quitteraient en mai pour doubler le cap Horn et aller mouiller un pied d'ancre à la terre Magellanique, et être de retour en France en juillet août 1769 après une navigation de près de deux ans.

On pourrait, absolument parlant, entreprendre avec deux vaisseaux la découverte des Terres Australes, celle de la terre de Gonneville, et celle des autres terres australes en revenant par le cap Horn, mais pour assurer autant que possible et accélérer le succès d'une entreprise de cette importance, il paraît convenable d'en avoir davantage. Nous avons vu ci-devant comment on pourrait en employer trois pour le découverte seule de la terre de Gonneville, et nous pensons qu'il en faudrait autant pour la découverte de la terre australe du St-Esprit et de celle qui regardent la mer du Sud.

Paris, 10 janvier 1767

[Signé] Bouvet

* * *